

CAPTIF ET PATRONNE A ALGER,
EN 1640 (1).

Le 22 août 1640, il se passait, au débouché occidental du détroit de Gibraltar, une scène de violence qui ne s'est que trop renouvelée dans ces parages, et dans la Méditerranée surtout, pendant la longue période de honteuse tolérance européenne à l'endroit de la piraterie barbaresque : un navire de commerce anglais, armé de quatre canons dont un seul en état de service, se laissait capturer par une caravelle et deux brigantins tures d'Alger, faute d'avoir su reconnaître, dès le principe, à quelle sorte de gens il avait affaire, et de n'avoir point pris chasse à propos, devant des forces supérieures. Parmi les victimes de cette maladresse maritime, étaient quatre Flamands, liés d'une mutuelle affection : Jean-Baptiste Caloen, notre héros, Messire Philippe de Cherf de Vlamertingue, chevalier de Saint-Jacques ; Renier Saldens et le sieur Emmanuel d'Aranda. Disons, en passant, que ce dernier est l'historien exact, impartial et dramatique de l'esclavage chrétien en Barbarie, au 17^e siècle, et ajoutons qu'il est loin d'avoir la popularité due à son mérite, n'étant guère connu que des compilateurs qui l'exploitent à l'envi, sans le citer la plupart du temps. Mais, il était dans sa destinée d'être pillé par toute espèce de corsaires et jusque après sa mort ! Pour me distinguer de ces faiseurs de razias littéraires, je reconnaitrai tout d'abord que j'emprunte à Aranda les matériaux essentiels du récit qu'on va lire.

Encore une déclaration préalable et ce sera tout.

Le tableau que je vais placer sous les yeux du lecteur n'appartient pas, il faut l'avouer, à la délicate et majestueuse école de Raphaël, pas même à celle du pompeux et brillant Rubens : c'est, tout au plus, un humble petit Teniers, avec son atmosphère de vin, de bière et de tabac, où s'épanouissent de bon flamands un peu débraillés, chez qui le désir de bannir les noires pensées de l'esclavage accroît un penchant naturel pour la dive bouteille. J'aurai donc à décrire des scènes de cabaret, puisqu'il faut les

1) Cet article a été publié par l'*Akhbar* dans ses numéros des 11 et 13 mars 1864.

appeler par leur nom. Mais qu'importe le théâtre, si la vérité s'y rencontre et se montre prodigue d'utiles et de curieux enseignements ?

Du détroit de Gibraltar à Alger, le trajet n'est pas bien long et les corsaires qui avaient capturé le navire anglais furent bientôt arrivés ici. A peine débarqués, les quatre néerlandais dont je parlais tout à l'heure, et leurs compagnons d'infortune, comparurent devant le pacha Youssef qui devait exercer son *droit préalable de huitième*, c'est-à-dire prélever un esclave sur huit, à son profit. Le choix de ce gouverneur s'arrêta sur le chevalier Philippe de Cherf, que des informations secrètes et officieuses lui avaient désigné comme un noble très-opulent. Cette part du lion étant faite, on alla exposer nos pauvres chrétiens en vente publique, dans le marché de chair humaine qui s'appelait le *Badestan*, monument de hontes et de douleurs séculaires, que les vieux africains ont pu voir encore debout ! Son emplacement répond à la station des calèches sur la place Mahon : quand donc il vous arrivera d'y monter en voiture pour courir à quelque joyeuse partie de campagne, pensez un peu, lecteur, que vous foulez un sol que des milliers de vos compatriotes, parmi lesquels des aïeux peut-être, ont arrosé des larmes cuisantes de la misère et de l'humiliation.

Quand les Algériens achetaient au *Badestan* des esclaves pour le travail, et non afin de spéculer sur la rançon, leur mode d'appréciation de la valeur des personnes avait une base toute matérielle : de la force physique, une bonne santé, la connaissance de quelque métier utile, étaient ce qu'ils recherchaient avant tout. En vertu de ce criterium un peu brutal, Aranda, qui était faible de constitution et ne possédait aucune des aptitudes professionnelles recherchées par ces barbares, ne dépassa point, aux enchères publiques, la somme de 200 patacons (675 fr.). Ce mot *patacon*, revenant assez fréquemment dans ce récit, disons une fois pour toutes, qu'il est synonyme de *pataque*, *gorde* (grosse), *piastre* ou *douro* d'Alger, et qu'il représentait jadis une valeur de 3 francs 37 cent. 1/2.

Un manœuvre quelconque eût été certainement prisé beaucoup plus haut ; mais, bien loin de s'en formaliser, le futur historien des bagnes d'Alger et ses joyeux camarades y virent seulement, qu'ayant été vendus à bas prix, ils pourraient se racheter à meilleur compte ; et la compensation leur parut très-satisfaisante. Cependant, la vente n'était point définitive, car le pacha devait user de

son droit de préemption : ils parurent donc devant lui, à *Dar Soltan*, portant écrit au chapeau le prix auquel ils venaient d'être vendus.

Ce pacha exerçait ici le pouvoir souverain, par délégation du Grand-Seigneur, depuis le 17 juillet 1634. Il avait donc doublé la période triennale, durée ordinaire du gouvernement de ces vice-rois ; il devait même la quadrupler, car il ne fut remplacé qu'en 1646. Fils d'un renégat génois, il avait, au suprême degré, la cupidité âpre et astucieuse qui semblait inhérente à la position de pacha ; car aucun de ces hauts fonctionnaires n'en fut exempt, et l'on serait tenté de croire que le caftan d'investiture était une sorte de robe de *Déjanire* qui la leur inoculait fatalement.

Notre pacha *Youssef*, étrangement tourmenté par cette soif de *Por*, méditait sans cesse sur la position sociale et les facultés pécuniaires des nouveaux esclaves, et changeait d'opinion à ce sujet selon les renseignements qui se succédaient sur leur compte ; ainsi, il avait d'abord décidé que *Messire Philippe* devait être quelque personnage éminent dont les autres Flamands n'étaient que les domestiques ; puis, il revint sur ce jugement quant à ces derniers, qui lui parurent être des gens riches et influents, sur la rançon desquels il y avait beaucoup à gagner. Il les retint donc pour lui et les envoya dans ses écuries situées sur le côté méridional du palais et qui servaient parfois de baignoire provisoire. *Aranda* décrit ainsi le pacha *Youssef*, tel qu'il lui apparut dans cette circonstance :

« Il était assis dans la salle d'audience, avec les pieds croisés
» — comme ici les tailleurs quand ils travaillent — sur un banc
» large couvert d'un tapis bleu. Il avait dans sa main un éventail
» de plumes, son habit était une longue robe de soie rouge
» et il avait sur sa tête un grand turban artistement entrelacé, les
» jambes nues. C'était un homme de bonne mine.

Youssef Pacha, qui avait d'abord rencontré juste en ce qui concernait *Philippe de Cherf*, se trouva tout-à-fait dérouté, quand il vit celui qu'il avait cru un noble millionnaire s'affilier spontanément aux marmitons de ses cuisines et leur servir même de domestique, avec le naturel d'un praticien né entre les casseroles et les lèchefrites. Complètement dupe de cette comédie intéressée de son captif, il le tint désormais pour un homme de la plus basse extraction. De leur côté, nos autres Flamands avaient aussi passablement joué leur rôle ; et comme ils avaient eu l'

précaution de déguiser leur identité sous des noms d'emprunt, Youssef n'ayant, après tout, aucun renseignement positif à leur sujet, finit par croire qu'ils n'étaient ni cavaliers ni riches, ainsi qu'ils l'affirmaient. Il se décida à les revendre — avec quelque bénéfice toutefois — à Sid Ali Betchenin, général de ses galères.

Il fallut autant de bonheur que d'adresse aux quatre amis pour tromper de la sorte les instincts ordinairement si sûrs de ces avides oiseaux de proie. Mais ce succès coûtait cher, puisqu'il était obtenu aux dépens de la dignité personnelle et par l'emploi du mensonge et de l'astuce. C'était le germe de démoralisation que l'esclavage dépose inévitablement au cœur de ses victimes. Nous le verrons bientôt se développer ce germe fatal et nous montrer toutes ses hideuses faces qui s'appelleront ivrognerie, vol, et *cætera*.

En mettant le pied dans le bague de l'amiral Betchenin, où logeaient cinq à six cents esclaves, Aranda et ses compagnons se crurent précipités dans l'autre monde : au rez-de-chaussée, obscur même en plein midi, deux ou trois lampes fumeuses laissaient vaguement entrevoir de longues et étroites tavernes voûtées où des captifs chrétiens vendaient, par privilège vénal, du vin aux janissaires et aux marins turcs, dont les excès de boisson et autres, faisaient de ces lieux infects un véritable pandémonium. A l'étage supérieur, où la lumière pouvait arriver en assez grande abondance, il y avait un petit hôpital et une chapelle sous l'invocation de saint Roch, que desservait un pauvre vieux prêtre, esclave comme ses malheureuses ouailles. Quelques marches séparaient ainsi le ciel de l'enfer.

Nos captifs avaient à peine passé une heure dans cet antre, qu'ils reconnaissaient l'absolue nécessité de se procurer de l'argent : il en fallait pour capter la bienveillance du *Quardian Bachi*, ou gardien en chef, qui, moyennant une allocation mensuelle de trois réaux algériens (3 fr. 37 c. 1/2), prenait sur lui de dispenser un esclave du travail ; il en fallait surtout pour manger, car le patron avait pour principe que, excepté en course maritime ou au travail public, l'esclave devait vivre par sa propre industrie, c'est-à-dire aux dépens des Maures, des Juifs ou des Arabes ; autrement dit par le vol. Or, nos Flamands étaient trop nouveaux dans l'esclavage pour se tirer d'affaire ainsi.

Mais auprès de qui et comment se procurer de l'argent à Alger en 1640, alors qu'en qualité d'esclave on n'avait rien à soi, pas

même son corps? Il en trouvèrent pourtant! et voici par quel procédé : renseignés par de vieux captifs, ils allèrent frapper à la porte d'un marchand italien, le sieur Francesco Capati, brave homme qui obligeait le prochain à un taux fort supérieur à cinquante pour cent par an. Donc, moyennant une lettre de change de cent patacons, par laquelle ils s'engageaient solidairement, payable à Anvers où le créancier avait des correspondances commerciales et les débiteurs des parents, ils reçurent soixante-quinze patacons comptant en espèces sonnantes et sans aucun mélange de crocodiles empaillés, souricières, chaufferettes, etc., comme cela se pratique chez nos usuriers classiques d'Europe. Le paiement de la dette pouvant s'effectuer dans l'espace de trois mois, c'était, en effet, bien au-delà de 50 p. 0/0. Le prêteur n'en rendait pas moins un immense service à ces pauvres diables, qui, sans doute, auront eu plus d'une fois à sa santé dans les réunions bachiques dont il leur facilitait les douceurs.

D'ailleurs — et ceci est plus sérieux — cet argent servit à améliorer leur position d'esclaves et les aida même à hâter le moment de la délivrance. Voilà certes de quoi fermer la bouche à ceux qui seraient tentés de crier à l'usure.

Pendant que Caloen et ses compagnons résolvaient ici le difficile problème de battre monnaie sans gages ni hypothèques, leurs parents de Flandres ne les oubliaient point : au moment même où ils recevaient l'avis de leur captivité, l'occasion s'était présentée d'acheter à Dunkerque cinq Turcs récemment capturés et ils l'avaient saisie avec empressement, espérant acquérir ainsi les moyens de conclure un échange. Pour suivre plus commodément une négociation à ce sujet, un de ces Turcs fut envoyé à Alger avec des lettres qui l'accréditaient auprès des parties intéressées. Dès que nos Flamands en eurent pris connaissance, ils se hâtèrent d'entrer en pourparlers avec le patron. Je supprime toutes les phases intermédiaires de cette opération, qui fut longue et difficile, pour ne retenir que ce qui va au but de cet article, dont je ne me suis peut-être que trop éloigné déjà par maintes digressions.

Quant à Jean-Baptiste Caloen, notre héros, il devait être échangé contre un certain Moustafa Ingles, maure andalous, appartenant au corps des janissaires d'Alger, et l'un des quatre musulmans restés en Flandres. Mais l'amiral Ali Betchenin, peu soucieux d'acquiescer, devant l'islam, le mérite de hâter l'élargisse-

ment d'un coreligionnaire en acceptant un échange pur et simple. n'avait voulu se dessaisir de Caloen que contre une somme de 1,400 patacons (4,725 fr.), que la grand'mère de Moustafa avait payée sans trop d'hésitation dans la première effusion de l'amour maternel. Cependant, l'avarice, qui faisait le fond de son caractère, ne devait pas tarder à reprendre le dessus ; et toutes les ressources de son esprit se concentrèrent désormais sur la recherche des moyens de rentrer dans la totalité ou au moins dans une partie de cette somme, bien qu'il eût été convenu solennellement, en Flandres, et consacré par un acte authentique, qu'il y aurait échange pur et simple des musulmans contre les chrétiens, sans qu'on eût rien à solder de part ni d'autre.

Réussira-t-elle à faire payer à Caloen, malgré cet acte, les 1,400 patacons donnés à Ali Betchenin, ou au moins la moitié ? Tel est le nœud de la tragi-comédie que je vais raconter.

Aranda n'a pas jugé à propos de dire le nom de la vieille avare qui va paraître en scène ; je prends sur moi de l'appeler *Aouicha*, pour les besoins du récit.

Donc, Lella Aouicha était devenue momentanément la patronne de Caloen qui, selon l'usage, vint demeurer chez elle en attendant l'arrivée des quatre Turcs à Tétouan, terrain neutre où l'échange devait s'effectuer. Dès son entrée dans cette maison, qui n'était habitée que par des femmes et leurs domestiques, commença une lutte bizarre dont voici le début.

Lella Aouicha réfléchissait profondément aux moyens les plus prompts et les plus sûrs de rentrer dans ses chers patacons, lorsque le *berrah* ou crieur public vint à passer dans la rue, annonçant de sa voix stridente que, par ordre du Pacha, il est enjoint aux propriétaires d'esclaves chrétiens de ne pas les laisser sortir sans une chaîne au pied, au lieu de la menotte accoutumée qui signalait seulement le captif, mais ne le surchargeait point. Cette mesure extraordinaire était motivée par la prise d'armes de Ben Ali, cheikh héréditaire du canton de Kouko, dans la Kabylie du Jurjura. Or, le cas était si grave que toute la milice turque avait dû prendre les armes ; elle avait même forcé le pacha Youssef de marcher à sa tête, honneur dont il ne paraissait guère se soucier. Les esclaves chrétiens étant alors très-nombreux à Alger, on avait craint qu'ils ne profitassent de l'occasion pour se révolter.

Le cri du *Berrah* fut un trait de lumière pour Lella Aouicha :

La chaîne réglementaire pesait dix livres ; elle en fit mettre une de cinquante à la jambe de Caloen, car elle pensait qu'on est disposé à faire des sacrifices pour recouvrer sa liberté, en raison directe des inconvénients de l'esclavage. Mais notre Flamand, au lieu de se lamenter, se contenta de lui reprocher assez rudement cette surcharge illégale ; la menaçant d'écrire dans son pays, afin que l'on usât de représailles envers son petit-fils Moustafa. Du reste, il n'en sortait pas moins tous les jours dans l'après-midi, pour aller visiter les tavernes, d'où il revenait le soir « si bien coiffé de vignoble, » comme dit Aranda, son biographe et son complice en libations, que la vieille qui ignorait, en sa qualité de musulmane, qu'il y a un Dieu pour les ivrognes, craignait à chaque instant un accident funeste ; non pour lui, assurément, mais pour les 1,400 beaux patacons qui lui semblaient assez mal hypothéqués sur cette tête de buveur.

Afin de prévenir un malheur qui lui enlèverait son unique gage, Lella Aouicha défendit à Caloen de sortir désormais ; et, pour être plus certaine de son obéissance, elle le fit charger d'un tel supplément de fers, qu'il lui fallut bien garder la chambre, assis ou couché sur un matelas. Mais le diable n'y perdit rien, car si Caloen ne pouvait plus aller à la taverne, la taverne venait à lui dans la personne d'Aranda et de ses compagnons, outre d'autres esclaves rencontrés en chemin et qui le suivaient, dit-il, « comme le fer suit l'aimant, sur l'espérance de mettre leurs mâchoires en besogne. » Car il s'agissait de manger — et surtout de boire — soixante-quinze nouveaux patacons que l'on avait trouvé moyen d'emprunter à un juif, on ne dit pas à quel taux.

« Vous pensez bien, continue Aranda, qu'une pareille compagnie » n'oubliait pas de tirer les fusils (les briquets) hors de la poche. » d'allumer les pipes, de fumer du tabac et de chanter à la mode » des matelots ; tellement que la chambre était remplie de fumée » et la maison de tintamarre. »

La vieille Aouicha devint furieuse de ce qu'on souillait sa demeure par des libations vineuses et de ce qu'on y menait un bruit si effroyable que les passants entrèrent plus d'une fois, pensant qu'on y célébrait quelque fête d'Aïssaoua ; elle monta à la chambre où se faisait l'orgie, grondant et tempêtant, mais sans pouvoir dominer le tumulte, sans même qu'aucun des convives parût l'entendre ou seulement prit garde à elle. Ce mépris accrut sa colère, et, haussant sa voix au plus haut diapason d'un

you! you! de femmes bédouines, elle se mit à vomir mille injures contre Caloen, en langue franque mêlée de quelques mots arabes; car elle appartenait à la catégorie des morisques chassés d'Espagne en 1609, et dont la plupart n'apprirent jamais bien la langue de leur nouveau pays.

Caloen, avec un merveilleux sang froid, et opposant jargon à jargon, se contentait de lui répondre n'importe quoi dans le néerlandais le plus pur.

« Que marmottes-tu là ? cria la vieille exaspérée.

» Je dis — répliqua Caloen — s'exprimant alors en langue franque — je dis : Retire-toi vieille sorcière et parle la langue de ta mère (l'espagnol), sans faire la bête en arabe que tu n'entends pas. Nous savons bien que tu a été chassée d'Espagne, et que tu n'as jamais pu apprendre que quelques mots de langue more, dont tu nous viens rompre la tête. Pardieu ! j'en sais autant que toi... »

Je supprime la suite de ce beau dialogue, qui ne témoigne pas de la galanterie de Caloen. Cet échange d'aigres paroles ne troublait pas, du reste, la sérénité de ses compagnons et n'arrêtait pas un instant la circulation des bouteilles; au grand scandale de la vieille musulmane qui voyait avec indignation sa demeure devenue une succursale des tavernes d'Alger. En somme, la compagnie ne se décida à battre en retraite que lorsqu'il n'y eut plus une goutte de vin à boire ni une pincée de tabac à fumer.

Le lendemain matin, Caloen étant à jeun et Lella Aouicha un peu calmée par la considération des représailles qu'on pouvait exercer en Flandres contre son petit-fils Moustafa, il y avait quelque tendance à un rapprochement : la vieille exhortait doucement son esclave à se garder dorénavant de pareils excès de régime; et notre Flamand, ébranlé par ses belles paroles, promettait peut-être de s'amender. Mais il est certain qu'il l'oubliait invariablement à la première occasion, de sorte que la situation ne faisait que s'empirer.

Poussée ainsi dans ses derniers retranchements, Aouicha crut faire un coup de maître et en finir avec toutes les orgies qui polluaient sa maison, en enfermant Caloen dans une espèce de silo qui ne prenait du jour et de l'air que par un petit trou carré ouvert dans le pavage de la cour, et en recommandant aux domestiques de ne le laisser aborder par qui que ce fût.

Il était déjà dans cet *in pace*, quand Aranda se présenta pour le

voir. La vieille, qui se trouvait alors sur la galerie, se hâta de lui crier : « Allez, chrétien, votre compagnon n'est plus ici. »

« Elle ment la vieille, hurla Caloen du fond de son caveau ; elle m'a enfermé dans ce trou. » Et, à l'appui de cette exclamation incongrue, il sortit la main, autant qu'il le put, en se dressant sur la pointe des pieds.

Aranda, comprenant la situation, fit semblant de s'en aller ; mais, revenant presque aussitôt, il remit à son camarade, sans être aperçu, certaine bouteille d'eau-de-vie de figes pour combattre l'air méphitique du cachot. Cependant, le captif combattit ce mauvais air avec tant d'énergie, que sa raison fit complètement naufrage. Alors l'ivresse surexcitant la rage de se voir enfermé, et cette rage décuplant l'effet du liquide, le sieur Jean-Baptiste Caloen se mit à pousser des cris effroyables et à battre si furieusement en brèche la porte du caveau avec ses fers, qu'il parut que celle-ci allait voler en éclats et que la maison en tremblait depuis ses fondements jusques aux combles.

Lella Aouicha, qui ne soupçonnait pas l'introduction frauduleuse du liquide, cause de tout ce vacarme, crut que son esclave était devenu subitement fou ou que le désespoir le poussait à se détruire. Elle ne fut peut-être pas éloignée de penser que tous les génies d'*Aïoun Beni-Menad* s'étaient rués sur sa demeure pour anéantir le mécréant, unique gage de ses 4,400 patacons et de la liberté de son petit-fils.

Mais elle finit bien par savoir que les esprits, auxquels on va sacrifier chaque mercredi matin sur la plage, à l'ouest du jardin du Dey, n'étaient pour rien dans cette affaire ; voulant alors soustraire Caloen aux influences de ses camarades, qui seules, pensait-elle, le poussaient dans cette vie déréglée, elle se décida à l'envoyer dans une de ses campagnes, à trois lieues d'Alger, où se tenait un autre de ses petits-fils, Ahmed, frère du Moustafa qui était en Flandres. Elle leur donna, pour les servir dans ce lieu écarté, un Français de Dieppe, nommé La Roche.

Mais son calcul fut des plus malheureux, car notre Flamand, à peine installé aux champs, parvint à se procurer une jarre de vin qui lui servit non-seulement à se maintenir en liesse, mais aussi à faire l'éducation bachique d'Ahmed.

Ce jeune musulman, comme beaucoup de ses coreligionnaires, n'attendait qu'une occasion pour devenir un buveur distingué ; il profita si bien de celle-ci que lorsque la jarre fut à sec, il s'em-

pressa de vendre son cheval, afin de la remplacer au plus vite ; puis, désireux d'ajouter le chant et la danse aux agréments de la bouteille, il fit venir d'Alger une almée en très-grande réputation.

Ici, le lecteur pensera sans doute que c'était là une existence bien joyeuse pour des esclaves, car elle ne cadre guère, il faut l'avouer, avec ce qu'on lit partout sur les horribles souffrances de la captivité barbaresque. Je pourrais m'abriter derrière Aranda, dont je suis, en effet, le récit pas à pas ; mais je préfère accepter franchement l'objection et la discuter en quelques mots.

L'esclavage a été plus ou moins dur à Alger, selon les époques et les patrons. Après les expéditions espagnoles du seizième siècle dirigées contre cette ville, le fanatisme musulman était surexcité au plus haut degré par les attaques successives qu'il venait de subir, et il y avait ici une animosité extrême contre les chrétiens. Aussi, le Dialogue de Haedo sur la captivité est-il rempli des tortures infligées par les Barbaresques à nos pauvres coreligionnaires, et ses sombres pages semblent écrites avec des larmes de sang. Mais pendant le siècle qui s'était écoulé depuis les dernières expéditions contre Alger, les haines s'étaient un peu calmées, et à l'époque décrite par Aranda, la situation des esclaves était devenue moins mauvaise, surtout pour ceux qui n'étaient point appelés à ramer sur les galères ou à prendre part aux travaux publics. Quant aux chrétiens en négociation de rachat ou d'échange — et c'était le cas pour Caloen et ses amis — ils jouissaient d'une demi-liberté et étaient en général traités avec assez de douceur. Au reste, la situation des captifs appartenant aux particuliers était, comme dans tous les pays à esclaves, en rapport avec le caractère bon ou mauvais du patron.

Mais revenons à notre Ahmed. Cet indigène possédait à un haut degré la faculté que les phalanstériens appellent la papillonne : les ondulations de torse de l'almée et ses roulades aiguës le fatiguèrent assez promptement. Comme il avait l'ennui féroce, au lieu de renvoyer purement et simplement l'artiste qui avait cessé de lui plaire, il parlait de lui couper la tête ; il fallut l'énergique intervention du Normand La Roche pour l'empêcher de mettre à exécution cette abominable pensée. A ce sujet, Aranda fait observer que ce genre de crime était dans les mœurs locales et qu'il était assez ordinaire à Alger de trouver dans les rues quelque pauvre fille étranglée en semblable occasion. Il ajoute que la police ne s'en

émouvait guère, vu que la justice ne faisait jamais de recherches à cette occasion.

Ce hideux mépris de la femme est bien le cachet le plus certain de l'état de barbarie d'un peuple !

Lella, Aouïcha finit par apprendre l'étrange vie que l'on menait à sa ferme et qu'au lieu d'un ivrogne dans sa maison elle en aurait trois désormais. Elle se hâta donc de faire rentrer Caloen en ville ; et, pour plus grande assurance contre ses pérégrinations bachiques, elle le fit charger du maximum de fers, une chaîne à cinq branches ! Mais cela n'arrêta point notre flamand : paquetant avec précaution toute cette ferraille dans un couffin qu'il portait philosophiquement sur ses robustes épaules, il s'en allait ainsi s'attabler à la taverne la plus voisine. Son fidèle Aranda l'accompagnait toujours, outre un bon nombre d'esclaves dunkerquois, espagnols et français, tous tellement soucieux de la santé de Caloen qu'ils auraient voulu y boire sans cesse.

A une de ces séances mémorables, celui-ci s'était laissé surprendre par le crépuscule ; et, malgré l'heure, indue pour un esclave, il demeurait amarré aux derniers brocs aussi solidement qu'un navire à son ancre de réserve. Pendant qu'il se procurait ces doux loisirs, la vieille mauresque se mourait d'inquiétude : nul ne savait lui dire ce qu'était devenu Caloen et elle ne comprenait pas qu'il eût pu sortir avec la quantité de fers dont elle l'avait chargé.

« H aura fait quelque chute, pensait-elle, et il se sera tué ou au moins estropié ou bien il aura, dans l'ivresse, frappé un janissaire et on l'aura assommé sur place ; ah ! mes pauvres patacons sur quelle tête folle et perverse vous trouvez-vous hypothéqués ! »

Après ces lamentations, ou d'autres analogues, elle envoya son petit-fils en quête du terrible chrétien. Ahmed qui connaissait très-bien les habitudes du fugitif, alla droit à la taverne la plus proche ; et, en effet, il l'y trouva joyeusement installé. Ennemi de toute fatigue inutile, il avait jugé convenable de ne pas porter plus loin son couffin de ferraille.

« Ma grand'mère est fort en peine de vous, » lui dit le jeune indigène en l'abordant. « Ta grand'mère est une vieille folle ! » cria l'autre, qui n'avait pas le vin galant, on a déjà pu s'en apercevoir.

Un petit-fils ne pouvait guère entendre de sang-froid outrager ainsi son aïeule. Aussi, Ahmed riposta par un vigoureux soufflet.

Caloen n'était pas endurant non plus : le vin et la colère lui faisant oublier les circonstances et le pays où il se trouvait, il répondit à cette insulte par un tel coup de pied que son adversaire fut en grand péril de demeurer estropié le reste de ses jours.

Alors, tout chrétien qui frappait un musulman s'exposait à être brûlé vif, et Ahmed ne manqua pas de menacer le Flamand de ce supplice.

« Hé bien ! si l'on me brûle ici — répliqua l'intraitable Caloen, — on brûlera ton frère en Flandres ; et vous aurez perdu Moustafa, plus vos 1,400 patacons.

Cette menace à deux tranchants suffit pour prévenir l'effet de l'autre ; et comme le remarque judicieusement Aranda, c'est ainsi qu'un couteau retient l'autre en sa gaine.

Quand Lella Aouicha eut connaissance de ce dernier trait, elle se sentit vaincue. Décidément, ce n'était pas à un chrétien, mais à un diable incarné qu'elle avait affaire. Douceur, artifice et rigueur, elle avait essayé de tout et rien n'avait pu réussir. Il ne restait donc plus qu'à laisser Caloen vivre à sa guise, jusqu'au jour de l'embarquement. C'est ce qu'elle fit, priant le ciel avec ferveur que ce jour béni pût luire le plus tôt possible.

Aranda ne dit pas, mais on devine que cette bienheureuse émancipation fut fêtée par des libations longues et copieuses, où Caloen, qui était sans rancune au fond, a dû boire à la santé de son bourreau femelle dont il avait bien été aussi un peu le tourmenteur.

Ici finissent donc les querelles de notre héros avec sa vieille patronne, et ici devrait finir également notre narration ; mais le lecteur aurait droit de se plaindre si on ne lui disait pas, ce que devinrent enfin Caloen et son ami Aranda. Je ne mentionne que ces deux amis, parce que notre quatuor de flamands se trouva réduit pendant quelque temps aux proportions d'un duo, Renier Saldens étant allé en Europe pour en ramener les Turcs et Philippe de Cherf ayant traité à part.

Pour revenir à Caloen et à Aranda, ils quittent définitivement Alger en janvier 1642 pour se rendre à Tétouan où devait s'accomplir l'échange. Mais il était écrit que leur liberté serait achetée par de nouvelles tribulations, un si grand bien ne pouvant trop se payer. Entre autres épreuves, un naufrage les accueille au port et ils sont brutalement jetés à la côte par la tempête ; peu s'en fallut même que ces deux illustres buveurs de vin et de bière ne trouvassent la mort dans l'eau, élément qui leur répugnait si fort.

Mais ils ne tardèrent pas beaucoup à se débarrasser de cette libation amère, car, à quelques jours de là, on les trouve attablés avec leur ami Renier Saldens, et les cinq Durs, dans un cabaret de Ceuta. Tous y buvaient amplement, sans distinction de culte et de nationalité, à la liberté enfin reconquise.

Bref, ce jour-là même qui était le 24 mars 1642, les deux groupes se séparaient pour ne plus jamais se revoir, selon toute probabilité, les flamands descendant à la marine, afin de s'embarquer pour l'Europe, pendant que les Turcs prenaient la route de Tétouan, d'où un navire devait les conduire à Alger.

Entre Moustafa converti au culte de la bouteille, en Flandres, et l'autre petit-fils Ahmed, si bien instruit dans la même religion par Jean-Baptiste Caloen, que sera devenue la pauvre Abouéha, se demandera-t-on ?

Comme Aranda a posé la plume sur le mémorable coup de l'étrier bu à Ceuta entre musulmans et chrétiens, on est réduit aux conjectures à cet égard. Laissons donc le récit et arrivons à la morale.

Précisément parce que je me suis attaché à suivre fidèlement le texte d'Aranda, je crains que le lecteur ne conçoive une idée fâcheuse de cet auteur et de ses amis et ne les déclare d'incorrigibles ivrognes indignes d'aucune espèce de sympathie. Une simple remarque prouvera, je l'espère, qu'ils ne méritent pas cette rigoureuse sentence.

Plusieurs passages du livre d'Aranda se rapportent à l'époque où il était rentré chez lui, libre ainsi que ces compagnons ; hé bien, il n'est plus question dès-lors de ces *beuveries* sempiternelles qui les préoccupaient si fort à Alger et auxquelles ils consacraient presque tout leur temps. Sans doute, ils se rencontrent encore quelquefois le verre à la main pour trinquer fraternellement, mais sans aucun excès répréhensible. C'est qu'ils étaient alors en pleine liberté au milieu des leurs, et que les distractions plus nobles et plus douces de la patrie, de la famille et de la société ne leur faisaient plus défaut désormais.

Mais ici, dans l'esclavage, sous la pression incessante du besoin instinctif d'écarter le sentiment d'un présent douloureux et les appréhensions d'un avenir qui pouvait être pire encore, est-il bien étonnant qu'ils aient plus d'une fois demandé à l'ivresse l'oubli de leurs maux et de leurs craintes, même aux dépens de leur dignité morale ?

Le naïf Aranda, qui, sans réticence ni précautions oratoires, dit tout sur la vie des chrétiens dans les bagnes barbaresques, nous donne de précieux renseignements à cet égard. Appliquant, par tempérament et dans toute sa rigueur, la devise : *Scribitur ad narrandum non ad probandum*, il prouve néanmoins, sans le vouloir et même sans s'en douter, par la seule puissance de l'enchaînement et du contact des faits, combien cette existence démoralisait vite et abrutissait profondément. Comment ne pas le comprendre, en voyant, à chaque instant dans ses narrations fidèles, les esclaves mentir et dissimuler pour lutter contre l'avidité de leurs maîtres, voler pour vivre et devenir ivrognes pour échapper au désespoir ? Certes il fallait une organisation supérieure bien rare pour ne point perdre tout-à-fait le sens moral, le sentiment religieux et la foi sociale, dans un pareil milieu.

Mais arrêtons-nous ici et bénissons notre patrie qui a relégué ce honteux foyer de démoralisation dans les catacombes du passé.

A. BERBRÜGGER.